

## **Homélie du 33<sup>e</sup> dimanche ordinaire (année A) - 15 novembre 2020**

Jésus vient de nous parler dans l'évangile d'un maître et de ses trois serviteurs. Mais ce ne sont nullement des serviteurs quelconques, éventuellement comparables à des salariés engagés pour tel ou tel travail : ils sont les propres serviteurs du maître : vivant dans sa maison, ils sont toujours proches de lui : on pourrait dire qu'ils vivent dans une familiarité avec le maître presque comme s'ils étaient des fils.

Or, ce maître prévoit de s'absenter, et cela pour longtemps. À cause de la longue durée de son absence il envisage de répartir ses biens : ses biens qui, d'après l'évangile, semblent immenses - il s'agit de huit talents au total - or un talent correspond à peu près à six mille journées de travail ! Ces immenses biens constituent toutefois tout le bien du maître : est-il surprenant que le maître désire le confier à quelqu'un qui saura l'apprécier, à quelqu'un digne de confiance : quel grand geste - donc - de confier ce bien à des serviteurs ! -

Toutefois le maître répartit ses biens non pas à parts égales, mais selon des mesures différentes : un, deux, ou même cinq talents. – Et pourtant : ces mesures ne semblent pas définies en fonction d'un sentiment du moment ou en fonction de tel degré d'affection et d'estime du maître. Les mesures variées semblent plutôt procéder d'un seul et même regard : d'un seul regard porté sur les trois serviteurs ensemble et sur chacun d'eux.

Ce qui définit la mesure pour chacun, c'est un regard qui sait regarder chacun tel qu'il est, en l'unicité de sa personne - regarder chacun avec ses qualités, avec ses capacités, avec ses limites : un regard qui procède lui-même d'un cœur qui semble accueillir chacun des serviteurs avec tout ce qu'il est et avec tout ce qu'il abrite de précieux en lui : « Il donne, dit Jésus, à chacun selon ses capacités ».

Si, au niveau mathématique, il y a différence, il y a pourtant unité d'estime : une seule et même estime se porte vers chacun ; il y a un même respect pour chacun, une même bienveillance : le maître donne à ses serviteurs, parce qu'il les apprécie, parce qu'il reconnaît leur valeur : chacun lui est précieux, chacun à du prix à ses yeux, chacun lui est cher, chacun a quelque chose d'incalculable en lui, quelque chose qui le rend unique et capable d'accueillir - sans en être écrasé - la portion ajustée à lui, sa portion des biens de son maître.

Et à quoi tend cette bienveillance du maître ? cette bienveillance si surprenante, si gratuite ?... sinon à demeurer ce qu'elle est au plus profond d'elle-même : à demeurer gratuité, à demeurer source de gratuité, circulation d'estime, circulation d'amitié ; de ce fait, la bienveillance n'aspire-t-elle pas à s'épanouir en récompense ?... à être l'unique récompense - une seule et même récompense donnée entièrement à chacun..., récompense qui dépasse toute mesure..., récompense qui demeure à jamais ?

En répartissant ses biens à ses trois serviteurs, le maître ne pose pas seulement un regard d'estime et de bienveillance sur chacun. Il donne à chacun quelque chose de

plus : à chacun d'eux il donne sa confiance : s'il répartit différemment ses biens, sa confiance est une : elle est tout entière à l'égard de chacun des trois.

Or, faire confiance, n'est-ce pas dire à quelqu'un : «Tu es digne de ma confiance. Sur toi je peux m'appuyer. En toi, mon cœur peut se reposer : en toi ma confiance pourra porter du fruit. »

La confiance du maître : elle est si entière qu'il ne donne aucune instruction : il ne donne aucune orientation pour la manière dont ses biens pourraient être gardés, administrés, protégés, rendus féconds. Il lui suffit de savoir qu'il a donné tout ce qu'il peut donner : tout son bien. Or, le bien n'a-t-il pas en lui sa propre dynamique ? Le bien n'est-il pas comme une source qui tend à se répandre, ou comme un élan qui tend à faire vivre, une sorte de ressort capable de susciter la vie, à la réveiller, à la faire grandir là où elle est écrasée ou chétive ?

Dès lors quelle attitude peut correspondre à la générosité et à la confiance si grande du maître ? – N'est-ce pas d'accueillir sa confiance en lui faisant confiance ? – N'est-ce pas apprendre à se laisser porter par sa confiance, d'apprendre à laisser se développer en notre être la dynamique du bien déposé en lui - l'élan de ce bien que le maître a placé en chacun de nous - selon une mesure discernée pour chacun avec sagesse divine ?

N'est-ce pas cela, le désir de notre maître, le Christ ? De fait, ne nous a-t-il pas confié tout son bien ? à savoir :

- ses paroles (si inspiratrices et n'enfermant jamais),
- les exemples de sa vie : sa manière d'aller vers ceux dont la vie est fragilisée ; sa manière d'accepter et de donner sa vie...

Et - avant et à travers tout cela - ne nous a-t-il pas donné ce qui lui est le plus cher : sa relation au Père : sa propre manière de se laisser porter par l'amour du Père ?

Face à cela, une peur telle qu'elle se montre dans le troisième serviteur évoqué par l'évangile, une peur qui ne sait pas reconnaître le don du Père -à savoir le Fils donné en tout et totalement ..., pareille peur qui enferme par méfiance et par habitude du calcul saurait-elle se justifier ?

Dès lors : quelle autre invitation divine pourrait s'adresser à nous que celle qui voudrait susciter en nous le désir d'apprendre à écouter et garder précieusement la parole du Père qui nous aborde par son Fils ?... le désir de laisser se construire sur la base solide de cette parole notre existence de tous les jours et de trouver ainsi une sortie de la prison de nos peurs afin de retrouver la confiance de l'enfant en son père ?